

L'accompagnement spirituel dans la tradition cistercienne (III)*

DISCERNEMENT

Le discernement des esprits, à travers ses multiples opérations, constitue la pierre angulaire de l'accompagnement spirituel. La familiarité avec le thème du discernement et les modes d'action de la vertu de discrétion, s'avère donc être une exigence fondamentale pour une réflexion dans ce domaine. Depuis les origines de l'Église apostolique, sous des formes diverses et dans des contextes fort variés, tant les pasteurs que les chrétiens fervents ont ressenti le besoin de mettre en pratique l'admonition de Jean : « Mes Bien-Aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu » (1 Jn 4, 1). Sans discernement éclairé, la foi elle-même est bientôt en danger, et l'Église divisée. C'est en raison de telles divisions et des défections dues à de faux prophètes que Jean a écrit ces mots pleins de fougue. Aujourd'hui, le besoin n'en est pas moindre, l'expérience, parfois douloureuse, nous le montre. Il est partout nécessaire, et pour tous les croyants, d'exercer un certain type de discernement en vue d'accomplir fidèlement ce qui relève de notre état de vie. À l'origine, pour y parvenir plus efficacement, les chrétiens tenaient régulièrement conseil avec quelques anciens, rendus sages par l'expérience, et avec d'autres personnes douées des charismes dont parle Paul : « Chacun reçoit le don de manifester l'Esprit en vue du bien de tous. L'Esprit donne un message de sagesse à l'un, à un autre, le discernement des esprits » (1 Co 12, 7-10).

Dans la Bible

Les mots traduits par discernement – *diakrisis* et *aisthesis* – et discerner – *diakrino* et *dokimazo* – ne se rencontrent pas souvent

* Conférences données lors de la session de juin 2002 à l'abbaye de Lilienfeld. Les deux premières ont paru dans notre premier numéro de cette année, p. 5 à 34.

dans la Bible. Totalement absents des évangiles, nous les trouvons le plus fréquemment dans les lettres de Jean et de Paul, deux auteurs considérés comme les théologiens mystiques du second Testament. Mais la pratique du discernement existe aussi bien dans les évangiles que dans la bible hébraïque, et sa nécessité fondamentale ressort fréquemment. On décrit le péché des origines comme conséquence non pas de la gourmandise ou de la luxure, mais d'une erreur de discernement. Ève, trompée par un esprit menteur, ne sut pas en démasquer la véritable nature. Adam ne réussit pas à discerner l'esprit qui la poussait à l'entraîner dans sa désobéissance. Dans le Deutéronome, la question est clairement posée : « Comment reconnâitrons-nous que ce n'est pas une parole dite par le Seigneur ? » (Dt 18, 21). S'ils ne disposaient pas du riche vocabulaire de Paul et de Jean, les Prophètes Isaïe, Jérémie et Osée, se montraient fort attentifs aux questions soulevées par le discernement des esprits. Dans la littérature sapientielle aussi, le sujet s'avère important. Le livre des Proverbes affirme avoir été conçu tout particulièrement pour en enseigner l'art : Salomon composa de nombreux proverbes susceptibles de « donner aux simples la prudence, aux jeunes, connaissance et discernement (*aisthesis*) » (Pr 1, 4).

Discerner, c'est juger de la vérité, de la fiabilité d'une pensée, d'une image qui se présente comme fruit de l'inspiration, ou encore s'interroger à propos d'une situation et de sa relation avec la volonté de Dieu. Si la religion juive accorde beaucoup moins d'importance aux vérités dogmatiques que ne le fait l'Église catholique, ses autorités tant civiles que religieuses avaient pourtant l'habitude d'éprouver les prophéties de ceux qui prétendaient parler de la part de Dieu. De sorte qu'en chacune des grandes parties de l'Écriture juive, Torah, Prophètes et Écrits, la nécessité du discernement est présentée comme une évidence.

Les deux voies

Au cours de la période inter-testamentaire, la conscience de la nécessité de discerner les esprits se fait particulièrement aiguë. L'élaboration et l'enseignement de la doctrine des deux voies et des deux esprits, en tant que règle morale fondamentale, se situent durant les deux siècles qui précèdent la naissance du Seigneur. Certains textes conservés à Qumrân, montrent à quel point cette préoccupation était majeure. Le *Manuel de discipline* de la communauté en fixe les expressions traditionnelles : Dieu a doté l'homme de deux esprits, l'esprit de vérité et l'esprit de perversité, et jusqu'au jugement dernier,

il doit marcher en leur compagnie¹. La première épître de Jean y fait écho : « Celui qui s'ouvre à la connaissance de Dieu nous écoute. Celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas. C'est à cela que nous reconnaissons l'Esprit de la vérité et l'esprit de l'erreur » (1 Jn 4, 6). Au II^e siècle, la *Didachè* insérera cet enseignement dans la doctrine des deux voies : celle des ténèbres, menant à la perdition, celle de la lumière qui conduit à Dieu. Le *Pasteur* d'Hermas, de peu postérieur, souligne la division intérieure correspondant aux deux voies, lorsqu'il se rapporte aux deux sortes de désir : « Dépouille-toi de tout désir mauvais et revêts-toi d'un bon et sain désir². » À partir de cette image des deux voies, les auteurs chrétiens développent abondamment la nécessité d'identifier la concupiscence et de la contrôler, éventuellement de la transformer en saint désir, tout comme les auteurs juifs évoquent le bon et le mauvais penchant (*yetser*) qui cherchent à dominer le cœur.

Identifier l'origine d'une pensée ou d'une pulsion en facilite le contrôle et l'orientation. C'est une des raisons pour lesquelles cette doctrine a si longtemps perduré. Nommer la cause d'une tendance, c'est commencer à en orienter le potentiel en vue du bien ou du mal. Pulsions et désirs flottants demeurent hors de la sphère d'influence des facultés supérieures, en particulier de la raison. Il existe une relation directe entre la reconnaissance et l'identification des humeurs, pulsions, passions, et l'aptitude à influencer sur elles. Cette loi psychologique est la pièce maîtresse rationnelle du directeur spirituel lorsqu'il s'efforce d'aider quelqu'un à comprendre son être profond et ses pensées.

Traité des passions

Les Pères du désert ont instinctivement compris ce principe. L'expérience scrutée sans relâche les y a conduits. Sans le formuler, ils agissent selon ce principe et, de toute évidence, le considèrent comme fondamental. Non seulement, ils cherchent à identifier fantasmes et pensées qui surgissent dans l'imagination ou l'intellect et à en comprendre les effets sur l'esprit, mais ils éprouvent la nécessité d'en déterminer les origines profondes. La question précise qu'ils se posent est la suivante : ces pensées, ces fantasmes, ces pulsions, viennent-ils de Dieu ? Émanent-ils d'ailleurs ? Ils se rendent compte, en effet,

¹ *Manuel de Discipline* III, 18-19. Je me sers ici de l'ouvrage : MALATESTA et al, *Discernment of Spirits*, (Collegeville, Mn, Liturgical Press, 1970). Je déduis de ce travail approfondi et détaillé, un certain nombre des points qui suivront en traçant l'histoire de l'enseignement de ces vertus.

² Le *Pasteur* d'HERMAS, *Mandatum* 12, 1.

de la diversité des causes qui agissent sur l'activité intérieure, laquelle à son tour joue sur les choix et les comportements. Ils savent bien que pensées et fantasmes peuvent provenir du corps ou de l'activité naturelle de l'esprit, des affects ou des passions. Mais ils peuvent aussi émaner du monde des esprits, à savoir des démons ou des anges que Dieu envoie.

Il ne fallut pas longtemps pour que les plus doués parmi les moines du désert soient capables de discerner avec une très grande perspicacité les traits spécifiques de la vie intérieure, ce qui permet alors une connaissance plus précise des pensées et des pulsions. Abba Abraham le sait : ce que d'aucuns attribuent trop vite à l'œuvre des démons, n'est souvent que le fruit de causes naturelles ; « Les démons, ce sont nos passions », affirme-t-il un jour. Mais c'est à Évagre le Pontique que nous devons la description la plus claire et la perception la plus pointue de ces fantasmes et passions et de la manière dont ils affectent en particulier la vie de prière. En établissant, à propos des passions et de l'action des démons sur l'âme, un corps de doctrine sous forme de système, il rend plus aisée la transmission de la sagesse accumulée par les moines du désert qui, jusqu'alors, dépendait du seul contact personnel avec un Abba plein d'expérience. Évagre, le premier, établit la théorie des passions³. Il les classe par catégories, sous huit chefs, décrivant chacune de façon succincte, mais dans un style suffisamment pittoresque pour que ses disciples l'adoptent, notamment Cassien qui popularisera cet enseignement en Occident, sans pourtant évoquer son maître.

Mais il va plus loin. Toujours en initiateur et avec le souci de faciliter le discernement, Évagre analyse en de brèves formules remarquablement concises, l'interaction dynamique de certaines passions⁴ : la victoire remportée sur la tentation provenant de l'une en fait surgir une autre ; se libérer d'un démon, c'est tomber entre les griffes d'un autre. Les démons de vanité et d'orgueil surviennent après que l'on ait vaincu la gourmandise ou la luxure, leur accès étant d'autant plus aisé que le moine est moins averti de leurs méthodes. Conscient du démon particulier et de la passion qui le tentent, il est en bien meilleure position pour y résister efficacement⁵. Telle est l'une des intuitions les plus fécondes de la psychologie appliquée, à ne jamais perdre de vue lorsque l'on guide ou conseille. Mon expérience m'a appris que beaucoup n'en reconnaissent pas

³ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité pratique*, ch. 6-14, (Sources Chrétiennes 171), p. 507-535.

⁴ *Ibidem*, ch. 50, p. 615-617.

⁵ *Ibidem*, ch. 43, p. 599.

l'importance. En conséquence, malgré de très louables intentions et des efforts sérieux et répétés, on retombe régulièrement dans les mêmes fautes.

Le comportement humain, en effet, est ambigu : un acte identique peut provenir de causes très diverses chez différentes personnes, et même, selon les circonstances, chez la même personne. Un exemple : une réaction d'impatience ou de colère à une critique peut révéler la frustration du besoin de dominer, mais elle peut tout aussi bien provenir d'un sentiment d'infériorité qui rend vulnérable. Tant que la signification précise de la réaction n'aura pas été décryptée, il sera bien difficile de vaincre cette tendance à un emportement irraisonné lors d'une critique ultérieure. Pour celui qui présente ce type de difficulté, s'entendre dire qu'il est orgueilleux n'est pas toujours aidant – alors même que l'orgueil, bien évidemment, se trouve très souvent être cause partielle de la plupart de nos péchés. Ce qu'il faut, c'est reconnaître le genre précis d'orgueil qui agit là. Est-ce l'orgueil de qui se considère supérieur à celui qui le critique et donc au-dessus de sa critique ? Ou l'orgueil de qui ressent la critique comme une condamnation radicale et un rejet, tant est fragile le sentiment de sa propre valeur ? Ou encore les deux à la fois, mais jouant à des niveaux psychiques différents, comme c'est souvent le cas ?

S'armer du type de résistance qui convient exactement au genre de passion en cause aide beaucoup à tenir plus efficacement face à la tentation. Mais ce n'est pas tout. Reconnaître le sens du combat à un niveau plus profond – par exemple dans un cas de grave manque de confiance en soi – ouvre un accès à d'autres profondeurs de la vie psychique. Traiter impatience ou colère par la maîtrise de soi – pour éviter un comportement déraisonnable – est certainement une bonne chose. Pourtant, si cela ne conduit pas à une meilleure connaissance de la cause réelle de cette réaction déraisonnable, la même situation en se reproduisant entraînera sans doute la même colère irraisonnée. Si, au contraire, on remonte le réseau de ce qui mène à cette réponse pulsionnelle, on en arrive à une origine plus profonde, habituellement non consciente, mais active. Il devient alors possible de mener à leur terme les efforts déployés pour se dégager de cette cause, par exemple, le sentiment de ne rien valoir ou d'être inférieur. La découverte des racines les plus profondes d'une passion désordonnée révèle en même temps l'ampleur réelle des forces à modifier et, de ce fait, permet aussi d'aménager avec réalisme les attentes personnelles. On ne change pas de caractère en une nuit. Si les désirs correspondent davantage

à ce que l'on est réellement, on peut remarquer des progrès jusqu'ici imperceptibles, et ainsi éviter de se décourager en expérimentant que les succès ne répondent que partiellement aux bonnes résolutions.

Les conseils d'Évagre ne se présentent pas sous cette forme élaborée, récemment mise au point grâce aux découvertes de la psychologie des profondeurs. Mais il met le doigt sur l'approche adéquate. Si sa méthode ne connut pas une plus large expansion, c'est en partie parce que, pour utiliser sa technique, il faut posséder et les dons d'observation, et la fine intuition qui guidait ses analyses. Malgré tout, Évagre eut de vrais disciples parmi lesquels quelques-uns des auteurs spirituels les plus importants, tant en Orient qu'en Occident. En Orient, Pallade, Jean Climaque et Maxime le Confesseur sont les plus éminents. Cassien est de loin celui qui a le plus marqué l'Occident. Il écrit abondamment sur la discrétion, qu'il entend et comme discernement des esprits et comme garde de la modération indispensable à la vertu. Ayant posé l'enjeu de la pureté du cœur, c'est le chemin de la discrétion qu'il propose à ses lecteurs moines pour atteindre le Royaume. Cassabut estime que cette vertu le caractérise, et il l'appelle « docteur de la modération⁶ ». L'enseignement de Cassien ne cesse de dominer en Occident. En fait, son influence s'est répandue aussi parmi les Pères d'Orient, puisqu'il fut rapidement traduit en grec sous le nom de Cassien-le-Romain⁷.

Cassien présente sa doctrine comme étant celle des Pères du désert. Sans aucun doute, la majeure partie de celle-ci provient de ses contacts avec eux. Très vite, en effet, les premiers moines d'Égypte sont convaincus de l'importance fondamentale d'un tel discernement des esprits. L'expérience leur apprend que toute inspiration, même orientée vers un bien spirituel, n'émane pas forcément d'un esprit bon. Évagre avait une formule concise : « Quand l'esprit demeure dans la prière pure, sans distraction, alors les démons ne le sollicitent plus de la gauche, mais de la droite⁸. » L'un et l'autre, Évagre et Cassien, connaissent bien la culture grecque, et leur souci d'accorder au discernement la place centrale provient, pour une bonne part, de leur culture hellénique.

⁶ André CASSABUT, art. « Discrétion », *Dictionnaire de Spiritualité*, III, col 1311-1330. Je suis cet article à certains moments en traçant l'historique de l'enseignement de cette vertu.

⁷ Climaque entre autres a beaucoup reçu de lui. Cf. Jean CLIMAQUE, *L'échelle sainte*, 4^e degré, § 115, Bellefontaine, « Spiritualité orientale 24 », p. 85.

⁸ ÉVAGRE LE PONTIQUE, *Traité de l'oraison*, dans *Leçons d'un contemplatif*, Beauchesne 1960, p. 104.

La vertu de discrétion⁹

La conviction ancienne selon laquelle la vertu essentielle pour les humains est la discrétion, a trouvé son expression chez Aristote. Son maître Platon était déjà porte-parole et promoteur de cette tendance qui imprégna l'ensemble de la culture grecque. Cette conviction cache une conscience aiguë des limites humaines. Des historiens, tel Hérodote, la propagent : dépasser les limites fixées, c'est provoquer les dieux et le destin, encourir donc un juste châtement, démesure et orgueil étant les deux grandes sources de la ruine pour l'homme. Cette leçon, Aristote l'a assimilée et, des siècles avant que Paul ne la prêche aux chrétiens, il lui donne une formulation qui résume toute la sagesse grecque. La pierre d'angle en est cette intuition : il existe deux façons de tomber dans le vice, l'excès ou le défaut, la vertu se situant entre les deux. Très tôt dans sa carrière d'enseignant, il aborde ce problème et en conclut que « en tout, le milieu nous est le meilleur, science et raison le requièrent, et cela engendre toujours le mieux¹⁰ ». Plus tard, il revient sur cette question centrale en éthique et l'insère dans sa définition de la vertu :

La vertu est un état stable de l'esprit, déterminant le choix des actions et des émotions. Elle consiste essentiellement dans le respect du juste milieu par rapport à nous. [...] État médian entre deux vices, celui de l'excès et celui du défaut [...]. C'est pourquoi, dans l'ordre de la substance et de la définition, la vertu est un milieu. Tandis que dans l'ordre de l'excellence et du parfait, c'est un sommet¹¹.

Tous les grands philosophes grecs en sont convaincus : la modération caractérise le comportement humain, elle s'harmonise avec la nature de l'homme et sa place dans l'univers. Par contre, on trouve peu d'allusions à l'importance de la mesure et de la modération chez les auteurs du premier Testament. La perspective religieuse les conduit à souligner le devoir de totale loyauté envers le Dieu absolu et un. Quelques brèves sentences éparpillées dans la littérature sapientielle recommandent de prendre pour guide la modération : « Ne sois pas juste à l'excès, ne te fais pas trop sage » (Qo 7, 16). Quant aux théologiens chrétiens, tant en Orient qu'en Occident, de Basile et Augustin à la grande époque patristique, jusqu'à Bernard de Clairvaux et Thomas d'Aquin au Moyen Âge, ils sont tous pétris de

⁹ Le terme même de discrétion fait problème en français, car il est habituellement utilisé en un sens très affaibli. Il est frappant de voir que presque toutes les traductions rendent le « *discretio* » latin par discernement et non par discrétion. Dans les textes cités ici, on a dès lors gardé le mot latin *discretio* (NdIR).

¹⁰ ARISTOTE, *L'éthique à Eudème*, 2, 3.

¹¹ ARISTOTE, *L'éthique à Nicomaque*, 2, 6.

l'enseignement grec relatif à la discrétion et à la modération, qu'ils l'aient personnellement reçu – c'est le cas de Thomas d'Aquin, lecteur de l'œuvre éthique d'Aristote –, ou bien que les écrits de ceux qui l'avaient assimilé des Grecs, dont Cicéron et Augustin, le leur aient transmis indirectement. Bernard de Clairvaux éprouve intensément, pour sa vie personnelle, la nécessité de la discrétion. Son tempérament passionné exige des efforts particuliers que guide cette vertu modératrice. Plusieurs fois, il évoque ce besoin de tendre à un équilibre. Marqué par les écrits de Cassien sur ce point, il le cite parfois et en complète les intuitions par d'importantes observations personnelles, fruits de son expérience. Il devient donc également un maître reconnu dans ce domaine, aussi influent que Cassien à certaines époques. Sa conception de la discrétion se retrouve dans son fameux enseignement sur l'*ordinatio caritatis*, l'ordonnance de la charité qui en est l'une des formes. Le rôle de la discrétion est d'ordonner toutes les vertus, c'est ce que fait remarquer Bernard :

La *discretio* met de l'ordre dans toute vertu, l'ordre produit la mesure et la beauté, et même pérennité. Aussi est-il écrit : *C'est par ton ordonnance que subsiste le jour* (Ps 118, 91). L'Écriture appelle *jour* la vertu. La *discretio* est donc moins une vertu qu'un modérateur et un conducteur des vertus, un ordonnateur des sentiments et un instructeur des comportements¹².

Au milieu du douzième siècle, Richard de Saint-Victor analyse avec une exceptionnelle acuité les rôles et enjeux de la discrétion. Tout autre habitude bonne se doit d'être accompagnée de cette qualité, fait-il remarquer, faute de quoi elle perd son caractère, car « les vertus se transforment en vice si la *discretio* ne les tempère¹³ ». C'est donc la discrétion qui assure la modération, mais la discrétion elle-même requiert, et discernement, et maîtrise des appétits. Les pensées et actions situées en justesse ont des limites fluctuantes. L'homme de modération doit se rendre sensible à ce point où le bien transgresse sa propre frontière pour entrer dans la zone de l'excès peccamineux. La discrétion présente nombre d'exigences : éviter la timidité et contenir la générosité, être ardente face à tout ce qui est noble et rude, sans tomber dans des outrances qui mettraient en péril l'objectif même de l'effort spirituel. C'est elle qui amène à une plus ample connaissance de soi et conduit à la connaissance de Dieu et à la

¹² BERNARD DE CLAIRVAUX, *SCt* 49, 5 (Sources Chrétiennes 452), p. 337. Bernard a développé longuement le thème du discernement des esprits dans ses *Sermons divers* 23 et 24.

¹³ RICHARD DE SAINT-VICTOR, *Benjamin minor* 66, PL 196, 47.

contemplation. Richard va jusqu'à dire qu'il est du domaine de la discrétion

de tout savoir à propos de l'état et du comportement de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, autant que faire se peut, avec finesse et diligence pour chercher à savoir ce qui est et ce qui devrait être¹⁴.

Il prend la précaution de prévenir qu'une telle connaissance ne s'acquiert pas aisément. Nul ne la peut transmettre à un autre à travers des écrits. Seule l'expérience permet de l'acheter par un labeur pénible. Richard devient éloquent, expose avec enthousiasme ses vues sur une question qui, visiblement, lui plaît et sur laquelle il a beaucoup réfléchi.

Pour atteindre la perfection de la *discretio*, on ne peut pas être instruit sans beaucoup de pratique, mais uniquement par une grande expérience. Premièrement, on doit être exercé dans les vertus, une à une, et tout ce qu'on peut expérimenter de chacune, posséder la connaissance la plus complète qu'on puisse avoir sur toutes, et juger correctement de chacune individuellement. On peut apprendre beaucoup sur la *discretio* en lisant, beaucoup en écoutant, beaucoup par le jugement de notre raison innée, mais quoi qu'il arrive, elle ne nous sera jamais enseignée complètement, sauf si nous prenons l'expérience comme maître¹⁵.

L'ordonnance de l'amour

Pour Richard comme pour Bernard, l'un des meilleurs champs d'application de la discrétion est la charité. L'une et l'autre se révèlent si étroitement conjointes en la personne vertueuse, que dans l'usage courant, *discreta caritas* et *ordinata caritas* sont synonymes, dès lors que toute charité ordonnée s'est trouvée purifiée par cette discrétion qui aime ne pas dépasser ce qu'elle mérite et demeure digne de son objet. Le degré supérieur de la discrétion consiste, d'après Richard, « à préserver en toute chose, bonne ou mauvaise, la mesure d'amour ou de haine qui convient¹⁶ ». Une telle conception ouvre de vastes horizons au directeur spirituel. Il prendra en considération les intuitions les plus précieuses et nombre de données, tirées de cas cliniques, de la pratique de la psychanalyse et du conseil psychologique. Plus le directeur spirituel sera devenu familier des quêtes affectives à tous les niveaux du psychisme et de l'esprit grâce à des expériences personnelles, plus fine sera son aptitude à fournir une

¹⁴ *Ibidem*, 68-70, PL 196, 48-51.

¹⁵ *Ibidem*, 67, PL 196, 48.

¹⁶ RICHARD DE SAINT-VICTOR, *De statu interioris hominis* 26, PL 196, 1135.

aide en vue de cette tâche immense – l’ordonnance de la charité – qui inclut, à n’en pas douter, l’expérience mystique et contemplative.

L’une des surprises les plus fascinantes que j’ai pu avoir au long des années, est le nombre important des personnes qui, sous une forme ou sous une autre, ont connu une expérience mystique de la transcendance. La plupart du temps, les occurrences sont rares, souvent même réduites à une manifestation unique, mais l’impression spirituelle en est telle qu’elle marque profondément l’idée que l’on a de soi-même et de Dieu. L’image de l’amour et de la charité en tire de nouveaux contours. Certains accueillent ces manifestations spirituelles inhabituelles avec bonheur, comme des grâces qui confortent. Mais elles peuvent également provoquer la perplexité et devenir causes de difficultés insoupçonnées. Par exemple, lorsqu’elles entraînent des changements notables au niveau du comportement et des goûts, changements qui, certes, favorisent la croissance spirituelle, mais qui peuvent aussi aboutir à de fortes tensions avec les proches et à un certain isolement. Il n’y a pas longtemps, je fus témoin d’un de ces cas, bonne illustration de ce type de difficulté assez fréquent. Un éminent psychiatre, professeur de psychiatrie me consulte : il a fait une expérience extraordinaire relative à l’Eucharistie. Il raconte les détails de sa vision mystique à sa femme et à un intime, mais ni l’un ni l’autre ne peuvent accepter la signification qu’il lui prêche, bien que tout indique une grâce authentique. Son ami, psychiatre lui aussi, estime qu’il s’agit d’un trouble mental et lui retire son amitié. Sa femme, troublée, manifeste une défiance résolue et s’éloigne affectivement. Personne n’est là pour l’aider à intégrer dans sa vie cette grâce puissante et la tentation se fait jour en lui de perdre dans une certaine mesure confiance et paix. Il retrouve rapidement son calme intérieur en rencontrant un moine-prêtre qui prend au sérieux l’expérience telle qu’il la rapporte, au lieu de le traiter comme s’il perdait l’esprit ou l’équilibre affectif.

Il n’est pas rare qu’une relation profonde avec Dieu ou quelque réalité d’en haut – qu’elle soit mystique au sens précis du terme ou non – et dont les bénéficiaires savent qu’elle est hautement significative pour leur vie spirituelle, ne porte pas tous les fruits possibles, parce que ces personnes se sentent incapables de la partager. Par crainte de n’être pas comprises, elles gardent le secret jusqu’à ce qu’elles croisent une personne qui leur inspire une confiance suffisante dans le fait que leur précieuse rencontre avec Dieu sera traitée avec respect et compréhension. Il ne suffit pas au directeur spirituel de connaître les règles du discernement pour se trouver en mesure d’évaluer de telles grâces particulières, il lui faut encore cultiver l’art

de si bien respecter l'autre, qu'il lui permettra de se sentir en confiance au point de lui partager ce qui lui arrive à l'intime du cœur. Aider à reconnaître et à accepter de telles manifestations inhabituelles comme valables, faire remarquer qu'elles représentent l'expression d'une attention divine particulière, c'est-à-dire une des dimensions de l'amour, voilà qui constitue l'un des défis de la direction spirituelle et qui contribue à construire une personnalité saine et forte. Dans le même domaine, une autre manière d'aider utilement ceux qui consultent, consiste à les préparer à accueillir ces dons grâce aux moyens classiques : méditation que connaissent tous les moines, prière fréquente, fuite de l'oubli, jeûne, silence et labeur en vue de l'humilité du cœur.

Dans ces divers commentaires sur la nature et le rôle de la discrétion, en particulier dans son *De discretione et examinatione spirituum*, Denys le Chartreux (†1471) inclut ses enseignements antérieurs les plus familiers. Avec un style vigoureux et plein de charme, il expose le fruit de son expérience de la contemplation. On goûte quelque peu la grâce de son langage lorsqu'il fait remarquer : « Par la *discretio*, l'homme devient aimable, il devient l'intime de Dieu¹⁷. » Quant aux ermites, la discrétion peut remplacer pour eux tous les autres guides, pointe-t-il. Ce qui peut aussi valoir à des degrés divers pour nombre de laïcs et aussi pour d'autres, tels que les clercs ou même les cénobites. À propos de la relation entre discrétion et charité, il suit la ligne de Bernard et de Richard.

Discernement et psychothérapie.

Thomas Merton fait clairement ressortir qu'il n'y a pas identité entre direction spirituelle et psychothérapie, et déconseille fortement aux directeurs de se comporter en thérapeutes ou en analystes¹⁸. Par ailleurs, tout comme un bon nombre de saints, pères ou docteurs ont su faire usage de la sagesse accumulée à leur époque, ainsi le directeur contemporain – Merton en est lui-même un excellent exemple – peut tirer profit de bien des découvertes dues à la psychologie des profondeurs. Il convient, c'est certain, d'en user avec discrétion afin de ne pas se lancer dans le traitement de cas qui relèveraient d'une thérapie. Mais beaucoup de personnes fondamentalement saines et d'un naturel solide, pourraient cependant profiter de quelque lumière sur les zones les plus cachées de leur cœur, grâce à un directeur perspicace et expérimenté. Au quatorzième siècle déjà, l'auteur de la

¹⁷ Cité dans CASSABUT, art. « Discrétion », *DS III*, col 1325.

¹⁸ Thomas MERTON, *Direction spirituelle et méditation*, Paris, 1962, p. 57-58.

Lettre sur la discrétion définit cette dernière comme étant « l'art d'enseigner et de conseiller ses frères¹⁹ ». Manifestement, l'auteur – celui-là même du *Nuage de l'inconnaissance* – est l'un des éminents mystiques et directeurs de son époque, témoin qualifié de la longue et constante tradition soutenant que la direction spirituelle recouvre enseignement – oral ou écrit – et conseil, tout autant que manifestation des pensées, exprimées dans le dialogue.

À notre époque, nous avons certainement besoin d'envisager la direction spirituelle d'une façon aussi large, pour ce qui relève traditionnellement de son domaine particulier et de ses techniques propres. Exclure de ses attributions les profondeurs psychologiques, ou même l'inconscient, serait s'en faire une idée étriquée et, de ce fait, limiter arbitrairement sa légitime portée. La discrétion – qualité primordiale de la direction – requiert que toute incursion dans cette zone où les pulsions rencontrées peuvent être fortes, pour ne pas dire violentes, soit déterminée par un bon jugement et une compétence suffisante. De fait, rares sont les personnes qui n'ont dû, à un moment ou à un autre, affronter des problèmes nés de conflits inconscients et d'un type comparable à ceux qui en font basculer d'autres dans des comportements névrotiques. Lorsque les circonstances imposent des stress émotionnels, tels que perte d'un travail pour un homme chargé de famille, accident entraînant une invalidité, ou simplement difficultés relationnelles en communauté, les points d'ancrage latents de tentations peuvent mener à l'infidélité ou même à une crise de vocation. Aucune ligne de démarcation claire et ferme ne sépare, d'une barrière étanche, les tendances névrotiques des comportements sains. La personnalité normale, en bonne santé, repose sur un équilibre de dynamismes sujet à variation en leur interaction, tout au long de la vie. Emilie Brontë, la romancière du dix-neuvième siècle, observe avec une pointe d'exagération qu'une personne normale est un fou qui se surveille. Le fait est que chacun d'entre nous, à certains moments, agit d'une manière qui, prise en soi, n'est ni raisonnable, ni réaliste. Point n'est besoin d'entendre longtemps des confidences, pour découvrir que la plupart se font tort à eux-mêmes en certaines circonstances. Quelqu'un peut-il dire qu'il n'agit jamais contre son intérêt personnel ?

Nous tous, y compris les plus solides et ceux dont la santé est la meilleure, avons quelques fragilités physiques mineures, qui passent inaperçues, sauf aux yeux d'un praticien expérimenté. Elles sont pourtant sources potentielles de sérieux problèmes. Un cas bien

¹⁹ Cf. MALATESTA et al., *Discernment*, p. 71 où l'on trouve cette citation.

connu, celui du grain de beauté situé à un endroit où une irritation répétée risque de le transformer en mélanome malin. Un chirurgien doit donc l'extraire. Le fonctionnement du psychisme est analogue. Dans certaines circonstances malheureuses, des conflits cachés, à peine remarqués par la personne elle-même, mais qu'un directeur perspicace peut observer, risquent de devenir sources de troubles spirituels ou de difficultés interpersonnelles.

L'une des tâches du directeur spirituel consiste à discerner de tels foyers enfouis. En éveillant au bon moment l'attention de celui qui le consulte, il peut l'aider à les gérer, évitant ainsi qu'ils ne dégèrent en sources de tentation ou ne provoquent une crise. Le rôle du directeur spirituel, en effet, ne se réduit pas à traiter les situations banales portées à sa connaissance lors des conversations. Pour autant que cela est possible, il lui faut aussi prévenir et anticiper les conséquences, en perçant leur incohérence profonde, ou en empêchant, de quelque manière, leur développement maléfique. Point n'est besoin de posséder un don particulier, un bagage de connaissances énorme, ou la technique d'un thérapeute pour assurer un accompagnement spirituel bienfaisant, y compris dans ce type de direction préventive. Pourtant un minimum de ces capacités se révèle hautement souhaitable, même s'il n'est pas indispensable. Par exemple, faire remarquer à un moine qui remet en question sa vocation, combien ses motivations sont mal fondées et que, très probablement, il regrettera bientôt sa décision s'il part pour de telles raisons, peut l'amener à les réexaminer et peut-être même à sauver sa vocation.

L'Esprit vient à notre aide

Pour obtenir une certaine efficacité dans ce domaine délicat, on a besoin de quelques connaissances, mais aussi de la grâce de l'Esprit. Dans l'accompagnement spirituel, le directeur – quelle que soit sa compétence – est amené à faire le constat renouvelé de ses limites en ce qui concerne l'évolution et la guérison de celui qu'il assiste. La prise de conscience de son insuffisance par rapport à l'objectif poursuivi, le conduit à une prière plus fervente, vraiment l'un de ses devoirs les plus importants.

Par ailleurs, le travail de la grâce se manifeste souvent imprévisible dans le temps, et sous des modalités surprenantes qui indiquent clairement une faveur divine. De telles situations gratifiantes lui donnent confiance en sa prière pour ceux qu'il cherche à aider. C'est ainsi que parfois Dieu peut lui révéler avec acuité que l'agent premier de l'accompagnement spirituel est bien l'Esprit Saint.

Ceci nous amène à une dernière remarque : c'est dans un climat de prière que l'accompagnement spirituel se développe le plus efficacement. Il n'est pas indispensable de formuler une prière au moment de la rencontre – encore que ce puisse être une excellente pratique – mais il s'agit de ce type de prière qui consiste à se maintenir en présence de Dieu, tandis que l'on reste attentif à vivre et à agir là où l'on se trouve. Peut-être le directeur possède-t-il peu de connaissances techniques, peut-être a-t-il du mal à exprimer des intuitions qui rejoignent le cœur de l'expérience. Si, par sa simple présence, il laisse percevoir que lui-même vit dans la présence aimante de Dieu et se tient dans l'intimité du Seigneur, alors il pourrait bien projeter la lumière et l'amour de Dieu – véritable objet de la vie spirituelle – dans le cœur de son disciple. En tout cas, nulle compétence chez le directeur ne peut remplacer cette communion dans l'Esprit de Dieu.

En fin de compte, la communion partagée l'est avec Dieu, dans l'Esprit. Il ne s'agit pas d'une simple amitié humaine – bien que celle-ci y soit incluse en ce qu'elle comporte de meilleur – comme Aelred l'a si bien perçu. Pour mériter son nom d'accompagnement spirituel, il lui faut être fruit de la connaissance de Dieu donnée aux seuls cœurs purs. L'accompagnateur doit donc avoir lui-même traversé la condition de disciple, telle que Jésus l'a enseignée : « livré pour nos fautes et ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25), et avoir ainsi été transformé, jusqu'à un certain point, en enfant de lumière.

Genesee Abbey
P.O. Box 900
Piffard, N.Y. 14533-0900
U.S.A.
JohnEudes@GeneseeAbbey.org

John Eudes BAMBERGER, ocsa